

Des remèdes ?

Réponse à l'article d'Hélène Lampert : *Un trimestre en seconde (l'Éducateur 14, p. 23)*

Il y a d'abord les remèdes politiques. Ils existent. Nous devons les promouvoir et aider de notre mieux à leur réalisation par :

— **Les syndicats** : La nécessité des 25 élèves par classe n'apparaît pas partout : il faut la proclamer auprès des collègues, des parents, des participants : le journal scolaire peut servir à ça aussi.

Déjà le S.N.E.S. réclame le dédoublement des classes de Seconde, comme en Sixième et Cinquième. C'est un début. Le combat syndical est lent et ingrat mais...

— **Les partis**. Qui a songé à proclamer dans des réunions publiques ici ou là l'impossibilité où nous sommes souvent de faire notre métier ? Les gens ne le savent pas ! Que par exemple l'un de nos camarades s'est vu sanctionné militairement (note baissée, blâme rectoral, avertissement ministériel) pour avoir envoyé 12 élèves travailler seuls dans une salle voisine et avoir organisé une séance d'ateliers avec les autres (1).

Il y a aussi (pour les 30 qui sont là) des remèdes. H. Lampert en cite quelques-uns. Diviser la classe, c'est interdit mais on peut parfois prendre le risque : élèves sérieux et autonomes (ça existe). Possibilité de contrôle par soi-même ou par d'autres copains. Contrôle de la production du groupe laissé seul (magnétophone, résultat écrit). Comme l'écrit notre camarade récemment « touché » : « *Il y a bien des façons pour un maître d'être présent.* » Il ne faut pas s'y tromper, il y a là une conception tout à fait différente de la responsabilité qu'il nous faut promouvoir entre nous : la responsabilité collective en équipe de 5 profs responsables de 3 classes par exemple dans un périmètre donné (4 salles par exemple). C'est à cet éclatement du cadre étroit de la salle et de l'heure que nous pouvons très petitement travailler. Les réalisations existent déjà sur le plan expérimental et dans d'autres pays d'Europe.

On peut aussi parfois ouvrir la classe : sortir travailler dans la cour. La première fois c'est un scandale mais c'est le genre de chose que l'on peut faire admettre à l'usure : bien sûr ça n'est valable que quand il fait beau mais il fait quelquefois beau, même à Pontarlier. On peut se trouver un bon prétexte : l'étude d'un texte théâtral par exemple (surtout lorsqu'on le crée tous ensemble) nécessite de l'espace... et pour peu que la collègue de gym entre dans la danse... Ce qu'elle ne ferait jamais si on restait dedans ! Ou même un débat en plein air, ça prend une autre allure !

On peut aussi de temps en temps ouvrir encore plus grande la porte et s'en aller plus loin. Le théâtre, le cinéma, les enquêtes sont de bonnes occasions. Je me souviens de la visite du château de Montesquieu en

novembre dernier... Quelle mine de travail, si je n'enseignais pas l'anglais ! Qu'à cela ne tienne on avait invité des étudiants californiens qui habitent tout près du lycée et on a parlé de Montesquieu en anglais... C'est là que de nouveaux rapports se créent, que la relation maître-esclave se détend peu à peu, que les langues bloquées se délient. Il y a souvent un problème d'argent : mais il existe des crédits — et souvent nous ne les employons pas ou très mal — et à la fin de l'année c'est reversé sur un autre poste budgétaire.

Il y a une autre façon d'ouvrir la classe, c'est d'y laisser entrer des gens : des élèves de l'extérieur. Tel exposé qui a marché ailleurs peut être exporté dans une autre classe ou même dans un autre établissement.

Et puis il y a aussi les spécialistes : il y a partout des spécialistes de quelque chose qu'il est passionnant d'écouter, d'interroger : des écrivains, des journalistes, des médecins, des artisans, des ouvriers, des paysans.

En anglais, je me contente souvent de « ramasser » des auto-stoppeurs sur la N. 10 toute proche. Tout le monde est ravi car ni les auto-stoppeurs, ni les élèves n'ont l'occasion de *parler à des gens*. C'est quelque chose que les journalistes et les sociologues font aujourd'hui à notre place. Et comment ? Avez-vous eu l'idée d'inviter un médecin pour discuter avec lui du « malade imaginaire » ? Essayez !

Enfin (il faut le dire tout bas, c'est du sabotage sur le plan syndical, mais...) on peut parfois avoir recours au dédoublement. Le mardi je suis libre de 8 à 9 h et les Terminales ont philo. Je les ai de 9 à 10 h et le collègue de philo a une heure libre : nous faisons donc une heure supplémentaire pour dédoubler la classe deux fois. Une autre fois je confie la moitié de la classe au lecteur anglais (possibilité récemment admise officiellement par le ministre, preuve que là aussi, lentement mais sûrement...).

Enfin, des fois il y a notre problème psychologique : nous avons interiorisé cette nécessité du silence à un point tel que dès qu'elle disparaît nous la recréons sous forme de malaise physique : on ne s'entend plus et nous projetons notre malaise sur les gosses. Entrez chez un carrossier et vous entendrez autrement plus de bruit que dans votre classe et nul ne s'en soucie ! L'expression libre, ça fait du bruit. Voilà la vérité naturelle qu'il nous faut apprendre à la place de « *la parole est d'argent et le silence est d'or* ». Tu parles : *le silence, et dors, oui !*

Ceci dit, le problème reste entier : après des heures d'ateliers à 30, je suis K.O. ! C'est bien facile de dire nous devons et il faut, mais ça reconforte.

J. POITEVIN
13, allée de Guyenne,
33170 Gradignan

(1) D'où la nécessité d'avoir une bonne explication de texte dans ses cartons (cf. l'article de Favry sur l'inspecteur).